Document généré le 2 juin 2025 20:20

Liaison

François Paré, *Les Littératures de l'exiguïté*, Hearst, Éditions Le Nordir, 1992, 175 pages

Mariel O'Neill-Karch

Numéro 71, mars 1993

URI : https://id.erudit.org/iderudit/42891ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

O'Neill-Karch, M. (1993). Compte rendu de [François Paré, *Les Littératures de l'exiguïté*, Hearst, Éditions Le Nordir, 1992, 175 pages]. *Liaison*, (71), 44–45.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Critique

ESSAI

François Paré, **Les Littératures de l'exiguïté**, Hearst, Éditions Le Nordir, 1992, 175 pages.

C'est à une fête que nous convie François Paré, une fête qui se déroule sur les dunes sauvages de Katwijk ann Zee, dans un village des Pays-Bas où il s'est recueilli pour étudier les lieux sacrés que sont pour lui les marges, ce *no man's land* entre la terre et la mer, entre le dit et le non-dit. Ces dunes lui ont paru à l'image des littératures de l'exiguïté, celles des petites cultures, aux confins des grandes sur la terre ferme.

Photo : Jules Villemaire

François Paré invité à participer pleinement à la fête...

Ce qu'il célèbre, c'est le morcellement, la diversité, le microscopique, l'oralité, la remémoration, l'inquiétude, l'indignation, l'indignité, l'impuissance, la déshistoire, l'altérité, le nomadisme, la folie, la rupture et d'autres aspects encore de l'hétérogénéité propre aux littératures de l'exiguïté. On accède à la fête par une voie discontinue, «par vignettes, par intuitions, sans que n'interviennent, comme une censure intolérable, les structures du discours critique» (page 58). Mais à cause de cette structure discontinue et de titres de sections qui n'éclairent souvent pas le contenu, il aurait fallu un index pour faciliter la consultation de ce livre où les littératures, pour exiguës qu'elles soient, prennent beaucoup de place.

De quelles littératures s'agit-il ? Des minoritaires d'abord, comme celles des Catalans en Espagne, des Palestiniens en Israël et des Franco-Ontariens au Canada; puis des anciennes colonies, comme la littérature maghrébine; des insulaires aussi, comme celles de l'Islande ou des Maldives; de celles enfin qu'il appelle les «petites» littératures nationales, celles, par exemple, de la plupart des pays de l'Europe de l'Est qui sont en train de se redéfinir.

C'est dans cette dernière catégorie qu'on retrouve le Québec qui, depuis 1968 environ, s'est défait de ses attaches canadiennes et a repensé ses rapports avec la France. Dorénavant, le passé de la littérature québécoise n'est plus français, mais québécois, les grands classiques étant Philippe Aubert de Gaspé, Laure Conan, Émile Nelligan, Saint-Denys Garneau, Alain Grandbois et Gabrielle Roy. Puisque cette redéfinition se fait à l'intérieur des frontières du Québec, on repousse vers les marges les Acadiens, les Franco-Ontariens et les autres «communautés francophones dispersées sur le continent nord-américain et que l'élite québécoise juge condamnées à la disparition éventuelle» (page 31).

Comment réagissent les Franco-Ontariens devant ce jugement ? Toujours selon François Paré, ils se divisent en deux courants principaux : celui de l'oubli et celui de la conscience. Pour illustrer cette thèse, le critique analyse l'oeuvre de deux auteurs qui «représentent [...] le tiraillement idéologique qui résulte de l'appartenance à une communauté minoritaire. D'un côté, Jocelyne Villeneuve dont l'oeuvre publiée est considérable et dont l'intérêt réside dans l'intégration de modes culturels externes, comme le haïkaï japonais [...]; de l'autre, Patrice Desbiens, dont les textes furtifs et succints constituent probablement le meilleur exemple de littérature de la conscience collective» (page 125). Mais il n'est pas toujours aussi simple de trancher entre l'exil intérieur et le refus du mythe, car «tout exercice de langage est un geste d'envergure créatrice, un acte de violence devant le *statu quo*. Oubli et conscience sont les revers difficiles d'une même production du courage» (page 135).

Ce courage, on le retrouve sur toutes les pages des **Littératures de l'exiguïté**, car François Paré a osé imaginer que le discours critique et la théorie de la littérature pourraient être autres, puisque les discours dominants d'hier sont aujourd'hui culpabilisés, et que de nouvelles lectures pourraient venir des peuples minoritaires, créant ainsi ce qu'il appelle une critique de l'exiguïté, faisant une large place à des concepts comme l'espace, l'oralité et l'aliénation. Car, dit-il «il n'y a [...] aujourd'hui que la pluralité qui compte, l'irréductibilité des différences qui ne se résorbent pas, qui ne savent pas se taire (se terrer) dans le capitalisme culturel triomphant, qui fait éclater les frontières de la grande marge de l'indignité» (page 158).

C'est donc beaucoup plus qu'une analyse que propose ici l'essayiste; c'est un véritable combat qu'il veut entreprendre contre les forces du conformisme culturel. Et ce combat, c'est sur tous les fronts qu'il doit être livré : celui des productions culturelles d'abord, mais aussi ceux de la critique et

des institutions car, note-t-il avec à propos, dans les cultures dominantes, ce sont les universités qui se font les agents les plus empressés de la littérature nationale.

En Ontario français, non seulement n'avons-nous pas d'université, mais nous n'avons que peu de cours qui traitent de la littérature d'ici. C'est un manque à combler. Mais quand on a demandé à François Paré pourquoi il ne montait pas un tel cours à l'Université de Guelph où il enseigne, il ne savait que répondre : «En effet, cette réponse aurait été d'une brutale évidence : *Parce qu'il n'y a pas la moindre espèce d'intérêt !*» (page 67). Pour en avoir fait l'expérience, je sais qu'un cours portant sur les oeuvres d'ici peut, au contraire, susciter beaucoup d'intérêt. C'est pourquoi j'encourage François Paré à aller jusqu'au bout de sa pensée et «avoir le courage de la marginalité, du *petit*, du microscopique» (ibid.). Seulement alors pourra-t-il, comme Paul Gay, René Dionne, Yolande Grisé et Robert Yergeau à l'Université d'Ottawa, Georges Bélanger et Robert Dickson à l'Université Laurentienne, Hédi Bouraoui à York, Pierre Fortier à Glendon et moi-même à l'Université de Toronto, participer pleinement à la fête.

MARIEL O'NEILL-KARCH

Michel Erman, **Anthologie critique. Littérature canadienne-française et québécoise**, Montréal, Beauchemin, 1992, 570 pages.

L'auteur de ce manuel est un Français qui s'adresse à un public français pour parler de nous, en tant qu'objets. Que l'anthologie de Michel Erman, maître de conférences à l'Université de Bourgogne, ait été préfacée par Paul Wyczynski et publiée au Québec ne réussit pas à faire oublier qu'elle est destinée à des étudiants étrangers, puisque les introductions historiques des sections sur la poésie, le roman, le théâtre et l'essai présupposent une ignorance quasi totale du milieu et de la littérature québécoise. Quant à la littérature canadienne-française annoncée dans le titre, il s'agit surtout de ce qui s'est fait au Québec avant 1960. Et les francophones hors Québec, eux, devront se contenter de quelques extraits de **La Forêt** de Georges Bugnet, des **Cordes-de-bois** d'Antonine Maillet, de **La Quête d'Alexandre** d'Hélène Brodeur (mais saviez-vous que les éditions Prise de parole se trouvent à Ottawa ?) et de deux poèmes d'Herménégilde Chiasson. Pas pour les gens d'ici.

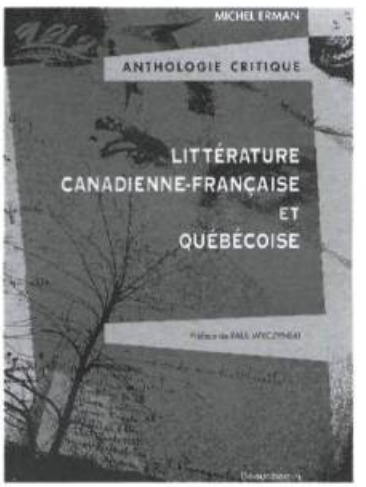
M.O.-K.

Mer et littérature, sous la direction de Melvin Gallant, Moncton, Éditions d'Acadie, 1992, 355 pages.

Cet imposant volume, coiffé d'une toile marine de Georges Goguen où l'on voit plus de petits possons qu'il n'en reste sur les Grands Bancs, réunit les actes d'un colloque tenu à l'Université de Moncton, en août 1991, pour marquer l'inauguration d'un programme de doctorat en études françaises. Plus d'une trentaine d'universitaires, réunis en choeur, ont entonné un hymne à la mer, telle qu'elle se retrouve dans diverses oeuvres littéraires.

Il y a d'abord quelques duos. Carol J. Harvey et Paulette Collet chantent chacune la plaine-mer dans l'oeuvre de Gabrielle Roy; Laure Hesbois et Jean-François Guéraud retracent les voyages poétiques de Saint-John Perse. Puis un trio, formé de Jack Patterson, Robert Proulx et Dominique Cardin, module les images marines d'Alain Grandbois. Enfin les solos abondent, ceux des barytons, des ténors, des altos et des sopranos venus des États-Unis, de la France, de la Belgique, de l'Acadie, du Québec et d'ailleurs. Ces voix chantent, entre autres, la langue acadienne, le **Pêcheur d'Islande**, les pirates, **Les Fous de Bassan** et **Les Grandes Marées**.

Les voix de l'Ontario, pourtant loin du flux et du reflux de la mer, s'élèvent avec force pour clamer leur participation à la fête. En plus de Paulette Collet, de Laure Hesbois et de Robert Proulx, il y a Marie-Diane Clarke, Sandra L. Beckett et, pour clore le volume en beauté, Hédi Bouraoui qui analyse la mer comme métaphore narratrice dans **Qui se souvient de la mer** du romancier algérien, Mohammed Dib.

Ces partitions, à la fois joyeuses et solennelles, font ressortir la thématique, sans s'encombrer d'un appareil critique trop lourd, et révèlent la richesse de l'imaginaire collectif alimenté par la séduction de l'espace démesuré du miroir magique, de la matrice originelle, qu'est la mer.

M.O.-K.